



**HAL**  
open science

## La plus belle place de l'Europe... : sur cinq citations dans l'Histoire de la peinture en Italie

Takeshi Matsumura

► **To cite this version:**

Takeshi Matsumura. La plus belle place de l'Europe... : sur cinq citations dans l'Histoire de la peinture en Italie. 2022. halshs-03651742

**HAL Id: halshs-03651742**

**<https://shs.hal.science/halshs-03651742>**

Submitted on 26 Apr 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# GLALICEUR

numéro 53

le 24 mars 2022

Groupe de recherche  
sur la **L**Angue et la **L**ittérature françaises  
du **C**entre et d'**aillEURs**  
(Tokyo)

contact : glaliceur2019@gmail.com

*La plus belle place de l'Europe... :*  
sur cinq citations dans l'*Histoire de la peinture en Italie*

Takeshi MATSUMURA

Dans sa lettre à l'imprimeur libraire Pierre Didot du 5 mars 1817, Stendhal a établi une liste de quatre-vingt-deux personnalités à qui il tenait à offrir un exemplaire de l'*Histoire de la peinture en Italie*<sup>1</sup>. Comme Paul Arbelet l'a souligné en présentant en 1937 ce document dans le *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*<sup>2</sup> – et non pas dans le *Bulletin des Bibliophiles* comme Victor Del Litto, Elaine Williamson, Jacques Houbert et Michel-E. Slatkine le disent dans la *Correspondance générale*<sup>3</sup> de notre auteur –, l'énumération de ces personnages montre bien à quel public celui-ci voulait se faire connaître et reconnaître, car elle contient vingt-huit aristocrates tels que le futur Louis-Philippe, le prince de Saxe, la princesse de Hatzfeldt, quatre ducs, deux duchesses, un marquis, seize comtes, une comtesse, un baron et une baronne, ainsi que quatre conseillers d'État, un général, deux anciens préfets, six députés. Les membres de l'Institut y sont au nombre de quatorze (dont cinq sont comtes), et parmi eux on remarque Auger et Jouy, qui sont bien connus des lecteurs de *Racine et Shakespeare*<sup>4</sup>. Dans la liste, on trouve également six rédacteurs de l'*Edinburg Review*, un rédacteur du *Morning Chronicle*, trois critiques des *Débats* et Jullien qui fondera la *Revue encyclopédique*, tandis que l'on peut méditer sur les écrivains ou philosophes qui y figurent, tels qu'Andrieux, la baronne de Bawr, Byron, Constant, Madame Guizot, Knight, Lemontey, Madame de Staël et Stewart. Enfin, il ne faut pas oublier deux vedettes : Mademoiselle Mars et Talma.

La première personnalité que Stendhal a citée dans sa liste du 5 mars 1817 est « le duc de Lévis<sup>5</sup> », à savoir Pierre-Marc-Gaston, duc de Lévis (1764-1830). Pourquoi cette priorité accordée à l'auteur, entre autres, de *Maximes et réflexions sur différens sujets de morale et de politique*<sup>6</sup> et des *Souvenirs et portraits, 1780-1789*<sup>7</sup> ? Est-ce parce que Stendhal avait parlé du premier ouvrage dans sa lettre à Pauline du 4 juin 1810 en en tirant plusieurs maximes<sup>8</sup> ?

---

<sup>1</sup> *Histoire de la peinture en Italie* par M. B. A. A., Paris, P. Didot l'aîné, 1817, 2 vol. Je désigne cette publication par *Histoire1817*. Dans les citations, sauf indication contraire c'est moi qui souligne.

<sup>2</sup> Paul Arbelet, « Stendhal et son éditeur », dans *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, t. XVI, 1937, p. 342-351.

<sup>3</sup> Stendhal, *Correspondance générale, Édition* Victor Del Litto avec la collaboration d'Elaine Williamson, de Jacques Houbert et de Michel-E. Slatkine, Paris, Champion, 1997-1999, 6 vol. (= C.G.), t. III, p. 16.

<sup>4</sup> Voir mes articles « Un coup de dés dans *Racine et Shakespeare* de Michel Crouzet », dans *Glaliceur*, 38, 2021, p. 1-20 ; « Lebrun, Lingay, Stephanus Ancestor dans *Racine et Shakespeare* », *ibid.*, 39, 2021, p. 1-14.

<sup>5</sup> C.G., t. III, p. 13.

<sup>6</sup> Paris, Xhrouet, 1807.

<sup>7</sup> Paris, F. Buisson, 1813.

<sup>8</sup> C.G., t. II, p. 37-40.

Ou plutôt parce que les *Lettres écrites de Vienne en Autriche, sur le célèbre compositeur Jb. Haydn, suivies d'une Vie de Mozart et de Considérations sur Métastase et l'état présent de la musique en France et en Italie*<sup>9</sup> qu'il a publiées sous le nom de Louis-Alexandre-César Bombet ont été bien accueillies par le duc<sup>10</sup> ? Il est difficile de répondre à la question, mais du moins on peut se demander si l'*Histoire de la peinture en Italie* ne contient pas une citation ou une allusion qui puisse lui plaire.

D'après ma recherche rapide, on a au moins un passage où Stendhal cite une anecdote des *Souvenirs et portraits* du duc de Lévis. Il s'agit d'une note de l'auteur sur le marquis Caraccioli, insérée dans le chapitre CXXIX « Les salons et le forum ». La voici d'après la publication originale de 1817 :

Qui ne connoît sa réponse à Louis XVI, qui lui faisoit compliment sur sa place de vice-roi de Sicile. – Ah ! Sire, la plus belle place de l'Europe est celle que je quitte, la place Vendôme<sup>11</sup>.

Si, un siècle après la parution de l'*Histoire de la peinture en Italie*, Paul Arbelet<sup>12</sup> n'a pas commenté l'épisode, c'est sans doute parce que pour lui il ne présentait aucune obscurité. Il en va sans doute de même pour Victor Del Litto qui ni en 1969<sup>13</sup> ni en 1996<sup>14</sup> n'a jugé utile de l'annoter. Toutefois, les lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle qui ne vivent plus dans le même univers mental et culturel n'auraient-ils pas de difficulté pour comprendre la référence ? Il ne me paraît donc pas tout à fait superflu de signaler que c'est le duc de Lévis qui dans ses *Souvenirs et portraits* nous transmet le dialogue du roi et du marquis. Voici l'alinéa qui nous intéresse :

Le marquis de Caraccioli avoit une prédilection particulière pour la France, où il avoit beaucoup d'amis que son cœur méritoit autant que son esprit. Lorsqu'il fut nommé à la vice-royauté de Sicile, le roi Louis XVI dont il prit congé, lui dit : « Monsieur l'ambassadeur, je vous fais mon compliment ; vous allez occuper une des plus belles places de l'Europe. – Ah, sire, répondit tristement M. de Carracioli [*sic*], la plus belle place de l'Europe est celle que je quitte ; c'est la place Vendôme<sup>15</sup>. »

<sup>9</sup> Paris, P. Didot l'ainé, 1814.

<sup>10</sup> Voir le *Journal* du 24 mai 1815, dans Stendhal, *Œuvres intimes, Édition établie par Victor Del Litto*, Paris, Gallimard, 1981-1982, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol. (= *O.I.*), t. I, p. 932 : « Les personnes qui ont lu l'ouvrage le louent beaucoup ; M. de Levis entre autres en fait le plus grand éloge. » ; voir aussi la note.

<sup>11</sup> *Histoire* 1817, t. II, p. 189.

<sup>12</sup> Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos par Paul Arbelet*, Paris, Champion, 1924, 2 vol. (= *HistoireA*), t. II, p. 141.

<sup>13</sup> *Id.*, *Histoire de la peinture en Italie, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos par Paul Arbelet, nouvelle édition établie sous la direction de Victor Del Litto et Ernest Abravanel*, Genève, Editio-Service, 1969, Cercle du Bibliophile, 2 vol. (= *HistoireAD*), t. II, p. 562-565.

<sup>14</sup> *Id.*, *Histoire de la peinture en Italie, Édition établie par Victor Del Litto*, Paris, Gallimard, 1996, Folio essais (= *HistoireD*), p. 342.

<sup>15</sup> *Souvenirs et portraits, op. cit.*, p. 181.

Ce passage est-il la source de Stendhal ? Ce n'est pas impossible. Mais on ne peut pas exclure une autre possibilité, car en rendant compte de l'ouvrage du duc, l'*Edinburgh Review*<sup>16</sup> a republié ce dialogue, sans le traduire en anglais, au mois de janvier 1814. Notre auteur, qui connaissait les *Souvenirs et portraits*, aurait pu revivifier sa mémoire en retrouvant le morceau dans le périodique qu'il lisait assidûment. Quelle que soit sa source immédiate, sa façon de présenter l'anecdote aurait pu enchanter le duc de Lévis si cette note discrète avait pu attirer son attention.

\* \* \*

En remontant dans le temps, intéressons-nous à une autre citation qui figure dans l'*Histoire de la peinture en Italie*. Cette fois, c'est un texte en latin médiéval que l'auteur a glissé dans sa note infrapaginale du chapitre CXVII « L'antiquité n'a rien de comparable à la Marianne de Marivaux ». La note, qui porte sur la phrase : « Le Grec n'avoit jamais ce sentiment d'isolement ; et sans l'extrême loisir, point d'amour<sup>17</sup> », se présente sous la forme suivante dans la publication originale de 1817 :

L'amour est en Italie, et non aux États-Unis d'Amérique, ou à Londres. La position d'Abailard, le plus grand homme de son siècle, logé chez le cha-[p. 155]-noine Fulbert, aimant en secret son écolière, qui adoroit sa gloire, étoit impossible dans l'antiquité. *Plura erant oscula quàm sententia, sæpiùs ad sinum quàm ad libros deducebantur manus*<sup>18</sup>.

Sur cette observation de Stendhal, Paul Arbelet<sup>19</sup> n'a donné aucun commentaire, tandis que Victor Del Litto, qui n'a rien dit en 1969<sup>20</sup>, s'est donné en 1996 la peine de traduire la phrase latine : « Les baisers étaient plus nombreux que les raisonnements, les mains allaient plus souvent vers le sein que vers les livres<sup>21</sup>. » Son initiative est certes utile pour les lecteurs, mais elle ne peut pas répondre à ceux qui se demandent d'où vient cette citation. Le contexte nous suggère qu'elle provient d'une des lettres d'Abélard et Héloïse. Mais si l'on recourt à l'édition d'Eric Hicks, on trouve un texte un peu différent : « *plura erant oscula quam sententia ; sepius ad sinum quam ad libros reducebantur manus*<sup>22</sup> ». Les deux mots que j'ai soulignés et qui diffèrent de ceux qu'on lit dans l'*Histoire de la peinture en Italie*

<sup>16</sup> *Edinburgh Review*, n° XLIV, janvier 1814, p. 292.

<sup>17</sup> *Histoire 1817*, t. II, p. 154.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 154-155 ; souligné par l'auteur.

<sup>19</sup> *Histoire A*, t. II, p. 114-115.

<sup>20</sup> *Histoire AD*, t. II, p. 562-565.

<sup>21</sup> *Histoire D*, p. 648, note 360.

<sup>22</sup> *La Vie et les épistres Pierres Abaelart et Heloys sa fame, Traduction du XIII<sup>e</sup> siècle attribuée à Jean de Meun avec une nouvelle édition des textes latins d'après le ms. Troyes Bibl. mun. 802 par Eric Hicks*, Paris, Champion-Slatkine, 1991, p. 11. Jean de Meun a traduit la phrase par « plus y venoient baissiers que sentences ; plus souvent getions les mains es saings que aus livres ».

sont d'une part, à la place de *sinum* (accusatif singulier du substantif masculin *sinus* au sens de « sein »), l'accusatif pluriel du même substantif *sinus* qui désignerait le « sein » de chacun<sup>23</sup>, et de l'autre *reducebantur* (indicatif imparfait passif de la troisième personne du pluriel du verbe *reducere* au sens de « ramener ») au lieu de *deducebantur* (indicatif imparfait passif de la troisième personne du pluriel du verbe *deducere* qui signifie « emmener, conduire »). Ces leçons se retrouvent également dans les éditions courantes des épîtres<sup>24</sup> à l'époque de Stendhal. Certaines publications donnent certes « ad *sinus* quam ad libros *deducebantur* manus<sup>25</sup> », mais je n'ai trouvé nulle part la leçon de Stendhal, sauf dans une seule source. Il s'agit de l'article « Abailard, ou Abélard (Pierre) » de la *Biographie universelle ancienne et moderne*, qui nous offre le texte suivant :

Ces heureux amants vécurent ainsi plusieurs mois, s'occupant plus de leur passion que de leurs études (et comme dit Abailard dans une de ses lettres : « *Plura erant oscula quàm sententiæ, sæpiùs ad sinum quàm ad libros deducebantur manus.* »)<sup>26</sup>.

Faut-il considérer que la *Biographie universelle* et l'*Histoire de la peinture en Italie* ont modifié indépendamment le texte épistolaire en y introduisant les deux leçons isolées ? Il me semble plutôt que Stendhal a emprunté la phrase latine à la *Biographie universelle*. Ce qui n'étonnerait personne, puisque pour lui celle-ci « a été une source importante d'information<sup>27</sup> ».

\* \* \*

Le troisième cas qui nous intéresse est un certain « mauvais poète moderne » que Stendhal mentionne dans le chapitre CXXII « Les toiles successives » de l'*Histoire de la peinture en Italie*, à propos de la douleur antique qui diffère de la douleur moderne. Citons le contexte d'après la publication de 1817 :

Ceci rappelle le mot de je ne sais quel mauvais poète moderne, qui se flattoit d'avoir retrouvé la *douleur antique*.

Je ne crois pas que ce fût là une grande découverte. La douleur antique étoit plus foible que la nôtre. Voilà tout<sup>28</sup>.

<sup>23</sup> Selon François Jacquesson dans son article « Le pluriel du sein », 2017-2018, publié sur le site Academia ([https://www.academia.edu/35304631/Le\\_pluriel\\_du\\_sein](https://www.academia.edu/35304631/Le_pluriel_du_sein)).

<sup>24</sup> Voir par exemple « Ex epistola Petri Abælardi ad amicum, Seu libello de calamitatibus suis », dans Michel-Jean-Joseph Brial (éd.), *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XIV, Paris, Imprimerie impériale, 1806, p. 278-294, surtout p. 282 : « [...] *plura erant oscula quàm sententiæ ; sæpiùs ad sinus quàm ad libros reducebantur manus* : [...] » Je n'ai pu consulter les *Lettres d'Abailard et d'Héloïse, Nouvelle traduction, avec le texte à côté par J.-Fr. Bastien*, Paris, chez l'éditeur, 1782, dont Stendhal fait mention dans son *Journal* des 15-17 janvier 1805 ; voir *O.I.*, t. I, p. 183-184.

<sup>25</sup> *Lettres et épîtres amoureuses d'Héloïse et d'Abailard, Nouvelle édition*, Vienne, R. Sammer, 1797, 2 vol., t. I, p. 93.

<sup>26</sup> *Bibliographie universelle ancienne et moderne*, t. I, Paris, Michaud, 1811, p. 18 ; souligné par l'auteur.

<sup>27</sup> Selon l'expression de Victor Del Litto dans l'*HistoireD*, p. 626, note 55. Voir aussi Paul Arbelet, *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiat de Stendhal*, Paris, C. Lévy, 1913, p. 443.

<sup>28</sup> *Histoire 1817*, t. II, p. 166 ; souligné par l'auteur.

Sur ce « poète », Paul Arbelet<sup>29</sup> et Victor Del Litto<sup>30</sup> se sont abstenus de proposer une identification. Ont-ils considéré que tout le monde le connaissait ? Sans doute. Cependant, n'auraient-ils pas dû penser à l'existence de lecteurs qui n'avaient pas leur immense savoir ? Pour ceux qui ne sont pas aussi cultivés que les éminents stendhaliens, ils auraient pu signaler qu'il s'agit de l'abbé François Arnaud (1721-1784), appelé « le saint Paul du culte de Gluck<sup>31</sup> » au cours de la polémique entre les partisans de ce dernier et ceux de Piccini. Plusieurs auteurs rapportent son mot sur *Alceste* (1767) de Gluck, mais il me semble que c'est Jean-François de La Harpe qui est le premier à nous l'avoir évoqué dans le tome XII de son *Lycée*, paru l'an IX (1800-1801). Il serait intéressant de citer le contexte, d'autant plus qu'il contient des idées sur le théâtre qui n'auraient pas laissé indifférent le futur auteur de *Racine et Shakespeare* :

Vous avez vu que les *inventeurs* du drame en prose étaient tout simplement des gens qui ne savaient pas faire de vers, et il ne leur en fallut pas davantage pour établir que parler en vers au théâtre était une chose *contre nature*. [...] On fit à-peu-près de même la musique de théâtre, que l'on voulait concentrer tout entière dans le talent de Gluck. Il fut décidé, non pas précisément qu'il ne fallait pas d'airs dans un opéra (car il en avait fait lui-même, et quelquefois de beaux), [p. 189] mais de peur qu'on n'en fit de plus beaux, une nouvelle poétique répandue partout, nous apprit qu'on pouvait s'en passer ; que c'était même le mieux, toujours à cause de *la nature* qui ne veut pas qu'on chante si bien dans la passion ; que c'était à Gluck à opérer cette dernière révolution, et qu'avec son harmonie, son expression et sa marche rapide on aurait, non seulement le meilleur opéra possible, mais la véritable tragédie chantée, la tragédie grecque, *la douleur antique que lui seul avait retrouvée*<sup>32</sup>.

En bas de page, La Harpe met une note sur le dernier soulignement afin de nous apprendre qui a prononcé la fameuse phrase :

C'est à propos d'*Alceste* que l'abbé Arnaud avait fait cette phrase, sur quoi l'on dit que *la douleur antique n'était pas le plaisir moderne* ; ce qui, à mon avis, était vrai d'*Alceste*, mais non pas d'*Orphée*<sup>33</sup>.

---

<sup>29</sup> *HistoireA*, t. II, p. 123.

<sup>30</sup> *HistoireAD*, t. II, p. 562-565 ; *HistoireD*, p. 329.

<sup>31</sup> Voir Dominique-Joseph Garat, *Mémoires historiques sur la vie et les écrits de M. Suard, sur le XVIII<sup>e</sup> siècle et sur la Révolution française*, t. I, Paris, Baudouin, 1820, p. XXX : « Une seule lettre, celle de l'abbé Arnaud sur *Alceste*, met tout en feu. Singuliers scrupules du goût des écrivains piccinistes sur deux expressions de l'abbé Arnaud, nommé alors par eux le S. Paul du culte de Gluck. » (titre souligné par l'auteur).

<sup>32</sup> Jean-François de La Harpe, *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*, t. XII, Paris, H. Agasse, an IX, p. 188-189 ; souligné par l'auteur.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 189 ; souligné par l'auteur.

Stendhal a certes déclaré le 21 novembre 1804 qu'il faudrait « délaharpiser et dégagnoniser [s]on goût<sup>34</sup> », mais jusque-là il a été plutôt un lecteur très assidu du *Lycée*. On sait que dans son *Journal* du 1<sup>er</sup> mai 1801 il se vantait d'avoir « beaucoup lu Laharpe » et d'avoir « lu les tomes I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII de son *Lycée*<sup>35</sup> ». Ce témoignage ne signifie pas qu'il s'est arrêté là. La preuve est dans l'allusion à l'abbé Arnaud qu'il aurait trouvée dans le tome XII de l'ouvrage de La Harpe et qu'il a glissée en 1817 dans son *Histoire de la peinture en Italie*. Si mon hypothèse n'était pas une pure divagation, on pourrait dire que le dossier sur Stendhal lecteur de La Harpe est loin d'avoir livré tous ses secrets, ainsi que je l'ai fait remarquer ailleurs<sup>36</sup>.

\* \* \*

Le quatrième cas qui attire notre attention est une remarque de Paul Arbelet sur une note de l'auteur du chapitre CXXXI « Dispositions des peuples pour le beau moderne ». Pour examiner sa pertinence, il faut savoir que Stendhal a mis cette note en bas de page pour expliquer la phrase « J'ouvre Cellini, et je vois en combien d'occasions il se trouva bien d'être fort et déterminé<sup>37</sup> » et il l'a imprimée ainsi dans la publication originale de 1817 :

Vita. Édition des classiques ; les pages 71, 110 et 113 montrent que la force doit entrer dans la beauté d'Italie.

Burchard, journal d'Alexandre VI, pass. Brantôme.

Rolland, voyage à Brescia ; les valets d'auberge faisaient leur service les pistolets à la ceinture<sup>38</sup>.

Avant d'étudier la dernière phrase de la note, disons un mot sur sa deuxième phrase, qui apparemment n'a intéressé ni Paul Arbelet<sup>39</sup> ni Victor Del Litto<sup>40</sup>. La mention « Burchard, journal d'Alexandre VI, pass[im] » dans cette note ne doit pas nous laisser imaginer que Stendhal a lu intégralement le *Diarium* de Jean Burchard, car ainsi que nous le rappelle la *Biographie universelle*<sup>41</sup>, l'œuvre était connue à l'époque seulement de manière fragmentaire<sup>42</sup>. Notre auteur n'en connaissait probablement que des extraits qu'avaient

<sup>34</sup> *Journal*, 30 brumaire an XIII, O.I., t. I, p. 152.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 4 ; titre souligné par l'auteur.

<sup>36</sup> Voir mon article « *Sans moi qui suis si peu...* : sur quatre citations dans l'*Histoire de la peinture en Italie* », dans *Glaliceur*, 52, 2022, p. 4.

<sup>37</sup> *Histoire 1817*, t. II, p. 204.

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> *Histoire A*, t. II, p. 151.

<sup>40</sup> *Histoire AD*, t. II, p. 562-565 ; *Histoire D*, p. 349.

<sup>41</sup> Voir *Biographie universelle ancienne et moderne*, t. VI, Paris, Michaud, 1812, p. 287.

<sup>42</sup> Pour sa publication intégrale il fallait attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, voir *Johannis Burchardi, Diarium sive Rerum urbanarum commentarii (1483-1506), Texte latin publié intégralement pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Rome et de Florence avec introduction, notes, appendices, tables et index par L. Thuasne*, Paris, Ernest Leroux, 1883-1885, 3 vol.

publiés *Vie et pontificat de Léon X* – et non pas *La Vie et le Pontificat de Léon X* comme le disent Paul Arbelet<sup>43</sup> et Victor Del Litto<sup>44</sup> – de William Roscoe<sup>45</sup> et *Storia della Toscana* de Lorenzo Pignotti<sup>46</sup> et que lui-même a insérés dans l'Introduction de l'*Histoire de la peinture en Italie*<sup>47</sup> d'après le *Corpus historicum medii avi*<sup>48</sup> de Johann Georg Eccard, auquel il se référerait avec une exactitude exceptionnelle. L'éditeur de 1924 a bien établi cet emprunt dans sa thèse<sup>49</sup> et son édition<sup>50</sup>, encore que celui de 1996<sup>51</sup> néglige la trouvaille de son prédécesseur.

En ce qui concerne la dernière phrase de la note qui commence par « Rolland, voyage à Brescia [...] », le nom de personne a été corrigé en « Roland » par Paul Arbelet<sup>52</sup> et Victor Del Litto<sup>53</sup>. De plus, celui-là lui a consacré une note détaillée, qui mérite d'être citée :

Les souvenirs de Stendhal le trompent. Roland ne va point à Brescia, mais à Bergame (lettre III) ; et ce n'est pas les valets d'auberge, mais les paysans qui « sont armés : le laboureur ne va point aux champs, ni les jeunes gens faire l'amour, sans avoir le fusil sur l'épaule. » Aussi les meurtres sont-ils nombreux. (T. I, p. 254-255.)<sup>54</sup>

Sur cette observation critique, Victor Del Litto n'a rien dit ni en 1969<sup>55</sup> ni en 1996<sup>56</sup>. Puisqu'il aimait relever<sup>57</sup> des fautes et des insuffisances de son prédécesseur, il aurait probablement attiré notre attention s'il avait vu que ce dernier avait fait une erreur. Son silence suggère donc qu'il était du même avis. Toutefois, il me semble que malgré leur érudition impeccable les deux éminents éditeurs se sont trompés dans le cas qui nous occupe, car Jean-Marie Roland de La Platière s'était bien rendu à Brescia pour y rencontrer une personne qui se comportait comme le dit Stendhal. Pour s'en convaincre, il suffit de lire ou de relire les six volumes de ses *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, par

<sup>43</sup> *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal*, op. cit., p. 514.

<sup>44</sup> *HistoireD*, p. 620, note 12, où la date de publication de l'ouvrage est à lire « 1808 » au lieu de « 1805 ».

<sup>45</sup> *Vie et pontificat de Léon X*, Ouvrage traduit de l'anglais par P.-F. Henry, Paris, Le Normant, 1808, 4 vol., t. I, p. 373-374.

<sup>46</sup> *Storia della Toscana sino al Principato con diversi saggi sulle scienze, lettere e arti*, Pise, 1813-1814, 9 vol., t. VII, p. 136.

<sup>47</sup> *Histoire1817*, t. I, p. XXXIX-XLII.

<sup>48</sup> *Corpus historicum medii avi, sive Scriptores res in orbe universo, praecipue in Germania, a temporibus Maxime Caroli M. imperatoris usque ad finem seculi post C. N. gestas enarrantes aut illustrantes, e variis codicibus manuscriptis per multos annos collecti et nunc primum editi* a Jo. Georgio Eccardo, t. II, Leipzig, 1723, colonnes 2134-2135 et 2149.

<sup>49</sup> Paul Arbelet, *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal*, op. cit., p. 417.

<sup>50</sup> *HistoireA*, t. I, p. 302.

<sup>51</sup> *HistoireD*, p. 620, note 20 : « On a cherché, sans la trouver, la source des passages cités en note. »

<sup>52</sup> *HistoireA*, t. II, p. 151.

<sup>53</sup> *HistoireD*, p. 349.

<sup>54</sup> *HistoireA*, t. II, p. 476.

<sup>55</sup> *HistoireAD*, t. II, p. 562-565.

<sup>56</sup> *HistoireD*, p. 349 ; il n'a pas recueilli le nom « Roland » dans son index non plus.

<sup>57</sup> Voir mon article « Sauf le respect que je dois à la compagnie... : sur l'*Histoire de la peinture en Italie* éditée par Victor Del Litto », dans *GLALICEUR*, 47, 2022, p. 1-18.

M.\*\*\*, *Avocat en Parlement, de plusieurs Académies de France, & des Arcades de Rome, à M<sup>lle</sup> \*\* à Paris, en 1776, 1777 & 1778*<sup>58</sup>. On lit à la page 207 du dernier volume : « Nous sommes ainsi arrivés à *Brescia*, en cinq à six heures de route, autant à pied qu'en voiture<sup>59</sup> » et un peu plus loin on trouve un passage digne d'intérêt :

On voit ici, ailleurs & partout, beaucoup de *Sbirres*. Le *Camérier* de l'auberge où je loge, est un vieux *Sacripanti*, qui en a la mine, & qui fait son service, des pistolets en ceinture. C'est assez la façon d'aller de toute la gente de ce pays ; & l'on juge, au nombre des petites croix plantées sur les routes, avec des inscriptions, s'ils en font usage<sup>60</sup>.

Il me paraît donc que les souvenirs de Stendhal ne l'ont pas trompé quand il consignait dans *l'Histoire de la peinture en Italie* une petite note infrapaginale : « Roland, voyage à *Brescia* ; les valets d'auberge faisoient leur service les pistolets à la ceinture ». Mon interprétation est-elle trop hasardée ? Il faudrait du moins ajouter dans l'article « Roland de La Platière » de l'index de l'édition de Victor Del Litto<sup>61</sup> le renvoi à la page 349.

\* \* \*

Avant de terminer, jetons un coup d'œil sur la note que Stendhal a mise au chapitre CXVI « De l'amour » de *l'Histoire de la peinture en Italie*. Elle se présente sous la forme suivante dans la publication de 1817 :

N'aimions-nous pas mieux au Musée la charmante Hermione de l'enlèvement d'Hélène du Guide, que les têtes plus imposantes de l'antique ? Qui jamais a été amoureux de la tête de la Vénus du Capitole ou de la Mamerca ?

Le respect et l'amour ne marchent guère ensemble chez les modernes. Un Grec estimoit son ami<sup>62</sup>.

L'alexandrin imprimé en petits caractères n'a apparemment préoccupé ni Paul Arbelet<sup>63</sup> ni Victor Del Litto<sup>64</sup>. L'ont-ils considéré comme un vers que l'auteur a fabriqué pour l'occasion ? Ou bien à leurs yeux s'agissait-il de la citation d'un vers célèbre ou de l'allusion transparente à une œuvre connue de tous ? Leur commentaire étant absent, il est impossible de répondre à la question. Certes, le second hémistiche rappelle une phrase mémorable de la lettre que Vincent Voiture a adressée le 3 juillet 1634 à Richelieu. Citons-la d'après la troisième édition des *Œuvres de Monsieur de Voiture* datée de 1652 :

---

<sup>58</sup> Amsterdam, 1780.

<sup>59</sup> *Ibid.*, t. VI, p. 207.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 209 ; souligné par l'auteur.

<sup>61</sup> *HistoireD*, p. 692.

<sup>62</sup> *Histoire1817*, t. II, p. 152.

<sup>63</sup> *HistoireA*, t. II, p. 113.

<sup>64</sup> *HistoireAD*, t. II, p. 562-564 ; *HistoireD*, p. 321.

Il est difficile d'être equitable & conquerant en mesme temps, & je vois bien que la vaillance & la justice sont deux vertus qui *ne marchent guere ensemble*<sup>65</sup>.

Stendhal se serait-il inspiré de cette épître ? Ce ne serait pas tout à fait impossible, puisqu'il possédait cette troisième édition des *Œuvres de Monsieur de Voiture* comme nous l'atteste le catalogue du Fonds Bucci<sup>66</sup>. Mais il me semble plus probable de supposer qu'il s'est appuyé sur un autre auteur, dont il a fait mention dans sa lettre à Pauline, le 10 avril 1800 : « Avec le temps et après Plutarque, tu pourras lire les *Lettres à Émilie sur la mythologie*, de Demoustier<sup>67</sup>. » Selon Victor Del Litto, il « n'est pas improbable que Stendhal ait étudié la fable dans l'ouvrage de Demoustier sur la mythologie<sup>68</sup> » Et sa lecture aurait laissé des traces dans ses œuvres. Ainsi, il est tentant de supposer que le Jugement de Pâris qui figure dans la Lettre XLII de la troisième partie des *Lettres à Émilie, sur la Mythologie* de Charles-Albert Demoustier pouvait être un point de départ de l'alexandrin qui nous occupe. En décrivant l'entrée en scène de Junon, l'auteur y souligne que « sa taille divine, son regard imposant, sa démarche noble et fière, sa main tenant un sceptre d'or, son front environné de l'éclat du diadème, tout annonce la reine des Immortelles », et que Pâris qui l'admire « se sent d'un respect religieux ». Cependant cette réaction n'était pas un bon signe, car

[...] par malheur,  
*Le respect et l'amour s'accordent mal ensemble,*  
 Vous en devinez la raison ;  
 L'un glace l'autre ; et dès que l'amour tremble,  
 C'en est fait, il meurt du frisson<sup>69</sup>.

Il est possible que nous ayons affaire à une simple coïncidence. Mais du moins il ne serait pas inutile de se demander pourquoi Stendhal a eu recours tout à coup à un alexandrin dans un contexte qui ne paraît pas exiger cette forme poétique.

Naturellement les hypothèses que j'ai avancées dans la présente notule en consultant en particulier des ouvrages parus entre 1780 et 1813 doivent être vérifiées, remises en cause et rejetée éventuellement si elles s'avèrent peu pertinentes. Espérons néanmoins qu'elles éveillent la curiosité de quelques lecteurs et qu'elles les incitent à relire l'*Histoire de la peinture en Italie* et certaines des publications qui étaient à la portée de l'auteur.

<sup>65</sup> Lettre LXXXIII du 3 juillet 1634, dans *Les Œuvres de Monsieur de Voiture, Troisième Edition Revenü, corrigée, & augmentée*, Paris, Augustin Courbé, 1652, p. 285.

<sup>66</sup> *Catalogo del Fondo stendhaliano Bucci a cura di Gian Franco Grechi, prefazione di Victor Del Litto*, Milan, Banca commerciale italiana, 1980, p. 254, n° 937.

<sup>67</sup> C.G., t. I, p. 5 ; titre souligné par l'auteur.

<sup>68</sup> Victor Del Litto, *La Vie intellectuelle de Stendhal. Genèse et évolution de ses idées (1802-1821)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959, p. 17, note 53.

<sup>69</sup> *Lettres à Émilie, sur la Mythologie*, par M. De Moustier, *Troisième partie*, Paris, 1790, p. 65.